

Emmanuel Carrère

Limonov

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Celui qui veut restaurer
le communisme n'a pas de tête.
Celui qui ne le regrette pas n'a
pas de cœur.

Vladimir Poutine

PROLOGUE

MOSCOU, OCTOBRE 2006, SEPTEMBRE 2007

1

Jusqu'à ce qu'Anna Politkovskaïa soit abattue dans l'escalier de son immeuble, le 7 octobre 2006, seuls les gens qui s'intéressaient de près aux guerres de Tchétchénie connaissaient le nom de cette journaliste courageuse, opposante déclarée à la politique de Vladimir Poutine. Du jour au lendemain, son visage triste et résolu est devenu en Occident une icône de la liberté d'expression. Je venais alors de tourner un film documentaire dans une petite ville russe, je séjournais souvent en Russie, c'est pourquoi un magazine m'a proposé dès que la nouvelle est tombée de prendre le premier avion pour Moscou. Ma mission n'était pas d'enquêter sur le meurtre de Politkovskaïa, plutôt de faire parler des gens qui l'avaient connue et aimée. C'est ainsi que j'ai passé une semaine dans les bureaux de *Novaïa Gazeta*, le journal dont elle était le reporter-vedette, mais aussi d'associations pour la défense des droits de l'homme et de comités formés par des mères de soldats tués ou

mutilés en Tchétchénie. Ces bureaux étaient minuscules, pauvrement éclairés, équipés d'ordinateurs vétustes. Les activistes qui m'y recevaient étaient souvent âgés aussi, et pathétiquement peu nombreux. C'est un tout petit cercle, où tout le monde se connaît, où je n'ai pas tardé à connaître tout le monde, et ce tout petit cercle constitue pratiquement à lui seul l'opposition démocratique en Russie.

Outre quelques amis russes, je connais à Moscou un autre petit cercle, composé d'expatriés français, journalistes ou hommes d'affaires, et quand je leur racontais, le soir, mes visites de la journée, ils souriaient avec un peu de commisération : ces vertueux démocrates dont je leur parlais, ces militants des droits de l'homme, c'étaient bien sûr des gens respectables, mais la vérité, c'est que tout le monde s'en foutait. Ils menaient un combat perdu d'avance dans un pays où l'on se soucie peu des libertés formelles pourvu que chacun ait le droit de s'enrichir. Par ailleurs, rien ne divertissait ou, selon leur caractère, n'agaçait autant mes amis expatriés que la thèse répandue dans l'opinion française selon laquelle le meurtre de Politkovskaïa avait été commandité par le FSB – la police politique qu'on appelait, au temps de l'Union soviétique, le KGB – et plus ou moins par Poutine lui-même.

« Attends, m'a dit Pavel, un universitaire franco-russe reconverti dans les affaires, il faut arrêter de dire n'importe quoi. Tu sais ce que j'ai lu – dans le *Nouvel Obs*, je crois ? Que c'est tout de même bizarre si Politkovskaïa s'est fait descendre, comme par hasard, le jour de l'anniversaire de Poutine. *Comme par hasard* ! Tu te rends compte du degré

de connerie qu'il faut pour écrire noir sur blanc ce *comme par hasard*? Tu imagines la scène? Réunion de crise au FSB. Le patron dit : les gars, il va falloir se creuser la cervelle. C'est bientôt l'anniversaire de Vladimir Vladimirovitch, il faut vraiment qu'on trouve un cadeau qui lui fasse plaisir. Quelqu'un a une idée? Ça gamberge, puis une voix s'élève : et si on lui apportait la tête d'Anna Politkovskaïa, cette emmerdeuse qui ne fait que le critiquer? Murmure d'approbation dans l'assistance. En voilà, une bonne idée! Au boulot, les enfants, vous avez carte blanche. Excuse-moi, dit Pavel, mais cette scène-là, je ne l'achète pas. Dans un remake russe des *Tontons flingueurs*, à la rigueur. Dans la réalité, non. Et tu sais quoi? La réalité, c'est ce qu'a dit Poutine, qui a tellement choqué les belles âmes d'Occident : l'assassinat d'Anna Politkovskaïa et le raffut qu'on fait autour causent beaucoup plus de tort au Kremlin que les articles qu'elle écrivait de son vivant, dans son journal que personne ne lisait. »

J'écoutais Pavel et ses amis, dans les beaux appartements que les gens comme eux louent à prix d'or au centre de Moscou, défendre le pouvoir en disant que premièrement les choses pourraient être mille fois pires, deuxièmement que les Russes s'en contentent – alors au nom de quoi leur faire la leçon? Mais j'écoutais aussi des femmes tristes et usées qui à longueur de journée me racontaient des histoires d'enlèvements, la nuit, dans des voitures sans plaques d'immatriculation, de soldats torturés non par l'ennemi mais par leurs supérieurs, et surtout de dénis de justice. C'est cela qui revenait sans cesse. Que la police ou l'armée

soient corrompues, c'est dans l'ordre des choses. Que la vie humaine ait peu de prix, c'est dans la tradition russe. Mais l'arrogance et la brutalité des représentants du pouvoir quand de simples citoyens se risquaient à leur demander des comptes, la certitude qu'ils avaient de leur impunité, voilà ce que ne supportaient ni les mères de soldats, ni celles des enfants massacrés à l'école de Beslan, au Caucase, ni les proches des victimes du théâtre de la Doubrovka.

Rappelez-vous, c'était en octobre 2002. Toutes les télévisions du monde n'ont montré que cela pendant trois jours. Des terroristes tchéchènes avaient pris tout le public du théâtre en otage pendant la représentation d'une comédie musicale appelée *Nord-Ost*. Les forces spéciales, excluant toute négociation, ont résolu le problème en gazant, avec les preneurs d'otages, les otages eux-mêmes – fermeté dont le président Poutine les a chaleureusement félicitées. Le nombre des victimes civiles est discuté, il tourne autour de cent cinquante, et leurs proches sont considérés comme des complices des terroristes quand ils demandent si on n'aurait pas pu essayer de s'y prendre autrement et les traiter, eux et leur deuil, avec un peu moins de négligence. Chaque année, depuis, ils se réunissent pour une cérémonie de commémoration que la police n'ose pas carrément interdire mais surveille comme un rassemblement séditionnel – ce que c'est, de fait, devenu.

J'y suis allé. Il y avait deux, trois cents personnes, je dirais, sur la place devant le théâtre, et autour d'elles autant

d'OMON, qui sont l'équivalent russe de nos CRS, comme eux munis de casques, de boucliers et de lourdes matraques. Il s'est mis à pleuvoir. Des parapluies s'ouvraient au-dessus des bougies qui, avec leurs collerettes en papier pour protéger les doigts de la cire brûlante, m'ont rappelé les offices orthodoxes auxquels on m'emmenait, à Pâques, quand j'étais petit. Des pancartes remplaçaient les icônes, avec les photos et les noms des morts. Les gens qui portaient ces pancartes et ces bougies étaient des orphelins, des veufs et des veuves, des parents qui avaient perdu un enfant – ce pour quoi il n'existe pas davantage de mot en russe qu'en français. Aucun représentant de l'État n'était venu, comme l'a souligné avec une colère froide un représentant des familles, qui a prononcé quelques mots – les seuls de toute la cérémonie. Pas de discours, pas de slogans, pas de chants. On se contentait de rester debout, en silence, sa bougie à la main, ou de parler bas, par petits groupes, entre les remparts d'OMON qui avaient bouclé le périmètre. En regardant autour de moi, j'ai reconnu plusieurs visages : outre les familles endeuillées, il y avait là le ban et l'arrière-ban de ce petit monde d'opposants dont je faisais depuis une semaine le tour, et j'ai échangé avec eux quelques signes de tête empreints d'une convenable affliction.

Tout en haut des marches, devant les portes fermées du théâtre, une silhouette me semblait vaguement familière, mais je ne parvenais pas à l'identifier. C'était un homme vêtu d'un manteau noir, tenant comme les autres une bougie, entouré de plusieurs personnes avec qui il parlait à mi-voix. Au centre d'un cercle, dominant la foule,

en retrait mais attirant le regard, il donnait une impression d'importance et j'ai bizarrement pensé à un chef de gang assistant avec sa garde rapprochée à l'enterrement d'un de ses hommes. Je ne le voyais qu'en profil perdu, du col relevé de son manteau dépassait une barbiche. Une femme qui, à côté de moi, l'avait repéré aussi a dit à sa voisine : « Édouard est là, c'est bien. » Il a tourné la tête, comme si malgré la distance il l'avait entendue. La flamme de la bougie a creusé les traits de son visage.

J'ai reconnu Limonov.

2

Depuis combien de temps n'avais-je pas pensé à lui ? Je l'avais connu au début des années quatre-vingt, quand il s'était installé à Paris, auréolé par le succès de son roman à scandale, *Le poète russe préfère les grands nègres*. Il y racontait la vie misérable et superbe qu'il avait menée à New York après avoir émigré d'Union soviétique. Petits boulots, survie au jour le jour dans un hôtel sordide et parfois dans la rue, coucheries hétéro et homosexuelles, cuites, rapines et bagarres : cela pouvait faire penser, pour la violence et la rage, à la dérive urbaine de Robert De Niro dans *Taxi Driver*, pour l'élan vital aux romans de Henry Miller dont Limonov avait le cuir coriace et la placidité de cannibale. Ce n'était pas rien, ce livre, et son auteur, quand on le ren-

contrait, ne décevait pas. On était habitué, en ce temps-là, à ce que les dissidents soviétiques soient des barbus graves et mal habillés, habitant de petits appartements remplis de livres et d'icônes où ils passaient des nuits entières à parler du salut du monde par l'orthodoxie ; on se retrouvait devant un type sexy, rusé, marrant, qui avait l'air à la fois d'un marin en bordée et d'une rock-star. On était en pleine vague punk, son héros revendiqué était Johnny Rotten, le leader des Sex Pistols, il ne se gênait pas pour traiter Soljenit-syne de vieux con. C'était rafraîchissant, cette dissidence *new wave*, et Limonov à son arrivée a été la coqueluche du petit monde littéraire parisien – où, pour ma part, je débutais timidement. Ce n'était pas un auteur de fiction, il ne savait raconter que sa vie, mais sa vie était passionnante et il la racontait bien, dans un style simple, concret, sans chichis littéraires, avec l'énergie d'un Jack London russe. Après ses chroniques de l'émigration, il a publié ses souvenirs d'enfant dans la banlieue de Kharkov, en Ukraine, puis de délinquant juvénile, puis de poète d'avant-garde à Moscou, sous Brejnev. Il parlait de cette époque et de l'Union soviétique avec une nostalgie narquoise, comme d'un paradis pour *hooligans* dégourdis, et il n'était pas rare qu'en fin de dîner, quand tout le monde était ivre sauf lui, car il tient prodigieusement l'alcool, il fasse l'éloge de Staline, ce qu'on mettait sur le compte de son goût pour la provocation. On le croisait au Palace, arborant une vareuse d'officier de l'Armée rouge. Il écrivait dans *L'Idiot international*, le journal de Jean-Édern Hallier, qui n'était pas blanc-bleu idéologiquement, mais rassemblait des esprits

anticonformistes et brillants. Il aimait la bagarre, il avait un succès incroyable avec les filles. Sa liberté d'allures et son passé aventureux en imposaient aux jeunes bourgeois que nous étions. Limonov était notre barbare, notre voyou : nous l'adorions.

Les choses ont commencé à prendre un tour bizarre quand le communisme s'est effondré. Tout le monde s'en réjouissait sauf lui, qui n'avait plus du tout l'air de plaisanter en réclamant pour Gorbatchev le peloton d'exécution. Il s'est mis à disparaître pour de longs voyages dans les Balkans, où on a découvert avec horreur qu'il faisait la guerre au côté des troupes serbes – autant dire, à nos yeux, des nazis ou des génocidaires hutus. On l'a vu, dans un documentaire de la BBC, mitrailler Sarajevo assiégée sous l'œil bienveillant de Radovan Karadžić, leader des Serbes de Bosnie et criminel de guerre avéré. Après ces exploits, il est retourné en Russie où il a créé un parti politique portant le nom engageant de parti national-bolchevik. Des reportages, quelquefois, montraient des jeunes gens au crâne rasé, vêtus de noir, qui défilaient dans les rues de Moscou en faisant un salut mi-hitlérien (bras levé) mi-communiste (poing fermé) et braillant des slogans comme « Staline ! Beria ! Goulag ! » (sous-entendu : qu'on nous les rende !) Les drapeaux qu'ils brandissaient imitaient celui du III^e Reich, avec la faucille et le marteau à la place de la croix gammée. Et l'énergumène à casquette de base-ball qui gesticulait, mégaphone au poing, en tête de ces colonnes, c'était ce

garçon drôle et séduisant dont, quelques années plus tôt, nous étions tous si fiers d'être les amis. Cela faisait un effet aussi étrange que de découvrir qu'un ancien camarade de lycée est devenu une figure du grand banditisme ou s'est fait sauter dans un attentat terroriste. On repense à lui, on remue des souvenirs, on tâche d'imaginer l'enchaînement de circonstances et les ressorts intimes qui ont entraîné sa vie si loin de la nôtre. En 2001, on a appris que Limonov était arrêté, jugé, emprisonné pour des raisons assez obscures où il était question de trafic d'armes et de tentative de coup d'état au Kazakhstan. C'est peu dire qu'on ne s'est pas bousculés, à Paris, pour signer la pétition réclamant sa remise en liberté.

Je ne savais pas qu'il était sorti de prison, et j'étais surtout stupéfait de le retrouver ici. Il faisait moins rocker qu'autrefois, plus intellectuel, mais il avait toujours la même aura, impérieuse, énergique, palpable même à cent mètres de distance. J'ai hésité à me mettre dans une file de gens qui, visiblement touchés de sa présence, venaient le saluer avec respect. Mais j'ai, à un moment, croisé son regard et, comme il n'a pas semblé me reconnaître, comme je ne savais trop par ailleurs quoi lui dire, j'ai laissé tomber.

Troublé par cette rencontre, je suis rentré à l'hôtel, où une nouvelle surprise m'attendait. En parcourant un recueil d'articles d'Anna Politkovskaïa, j'ai découvert qu'elle avait deux ans plus tôt suivi le procès de trente-neuf militants du parti national-bolchevik, accusés d'avoir envahi et vanda-

lisé le siège de l'administration présidentielle aux cris de « Poutine, va-t'en ! ». Pour ce crime, ils avaient écopé de lourdes peines de prison et Politkovskaïa prenait haut et fort leur défense : des jeunes gens courageux, intègres, seuls ou presque à donner confiance dans l'avenir moral du pays.

Je n'en revenais pas. L'affaire m'avait paru classée, sans appel : Limonov était un affreux fasciste, à la tête d'une milice de *skinheads*. Or voici qu'une femme unanimement considérée depuis sa mort comme une sainte parlait de lui, et d'eux, comme de héros du combat démocratique en Russie. Même son de cloche, sur internet, de la part d'Elena Bonner. Elena Bonner ! La veuve d'Andreï Sakharov, grand savant, grand dissident, grande conscience morale, prix Nobel de la paix. Elle aussi, elle trouvait très bien les *nasbols*, comme j'ai appris à cette occasion qu'on appelle en Russie les membres du parti national-bolchevik. Il faudrait peut-être, disait-elle, qu'ils pensent à changer le nom de leur parti, malsonnant à certaines oreilles : autrement, des gens épatants.

Quelques mois plus tard, j'ai appris que se formait sous le nom de *Drougaïa Rossia*, l'autre Russie, une coalition politique composée de Gary Kasparov, Mikhaïl Kassionov et Édouard Limonov – soit un des plus grands joueurs d'échecs de tous les temps, un ancien Premier ministre de Poutine et un écrivain selon nos critères infréquentable : drôle d'attelage. Quelque chose, de toute évidence, avait changé, peut-être pas Limonov lui-même mais la place qu'il tenait dans son pays. C'est pourquoi, quand Patrick de Saint-Exupéry, que j'avais connu correspondant du *Figaro*

à Moscou, m'a parlé d'une revue de reportages dont il préparait le lancement et demandé si j'aurais un sujet pour le premier numéro, j'ai sans même réfléchir répondu : Limonov. Patrick m'a regardé avec des yeux ronds : « C'est une petite frappe, Limonov. » J'ai dit : « Je ne sais pas, il faudrait aller voir.

– Bien, a tranché Patrick sans demander davantage d'explications, va voir. »

Il m'a fallu un peu de temps pour remonter la piste, obtenir par Sacha Ivanov, un éditeur de Moscou, son numéro de portable. Et une fois que je l'ai eu, ce numéro, il m'a fallu du temps pour le composer. J'hésitais sur le ton à adopter, pas seulement vis-à-vis de lui mais pour moi-même : étais-je un vieux copain ou un enquêteur soupçonneux ? Fallait-il parler russe ou français ? Le tutoyer ou le vouvoyer ? Je me rappelle ces hésitations mais pas, curieusement, la phrase que j'ai prononcée quand, dès ma première tentative et avant même la seconde tonalité, il a décroché. J'ai dû dire mon nom et, sans une seconde de flottement, il a répondu : « Ah, Emmanuel. Ça va ? » J'ai bredouillé que oui, pris de court : nous nous connaissions peu, ne nous étions pas vus depuis quinze ans, je m'attendais à devoir lui rappeler qui j'étais. Aussitôt, il a enchaîné : « Vous étiez à la cérémonie à Doubrovka, l'année dernière, n'est-ce pas ? »

Je suis resté sans voix. À cent mètres de distance, je l'avais, moi, longuement dévisagé, mais nos regards ne

s'étaient croisés qu'un instant et rien de sa part, ni temps d'arrêt ni haussement de sourcils, n'avait manifesté qu'il m'avait reconnu. Plus tard, une fois remis de ma stupéfaction, j'ai pensé que Sacha Ivanov, notre ami éditeur, avait pu lui annoncer mon appel, mais je n'avais rien dit à Sacha Ivanov de ma présence à la Doubrovka, le mystère restait donc entier. J'ai compris par la suite que ce n'était pas un mystère, simplement qu'il a une mémoire prodigieuse et un contrôle non moins prodigieux de lui-même. Je lui ai dit que je voulais faire un long article sur lui, et il a accepté sans façon que je vienne passer deux semaines à ses côtés – « sauf, a-t-il ajouté, si on me remet en prison ».

3

Deux jeunes costauds au crâne rasé, vêtus de jeans et blousons noirs, chaussés de rangers, viennent me chercher pour me conduire à leur chef. Nous traversons Moscou dans une Volga noire aux vitres fumées et je m'attendrais presque à ce qu'on me bande les yeux, mais non, mes anges gardiens se contentent d'inspecter rapidement la cour de l'immeuble, puis la cage d'escalier, le palier enfin, donnant sur un petit appartement sombre, meublé comme un squat, où deux autres crânes rasés tuent le temps en fumant des cigarettes. [...]